

## Stirner, Nietzsche, Freud et Onfray

(Post-scriptum à un travail inédit consacré à Stirner)

Ce travail était achevé lorsque j’entrepris de lire le *Crépuscule d’une idole*, le livre de Michel Onfray sur Freud<sup>1</sup>. J’avais eu initialement l’intention de dire quelques mots sur Stirner et Nietzsche en faisant appel aux travaux d’Albert Lévy<sup>2</sup>, de Bernd A. Laska<sup>3</sup>, mais ma méconnaissance de la pensée de Nietzsche m’en a finalement dissuadé.

Le livre d’Onfray m’a révélé un curieux parallèle entre les rapports Nietzsche-Freud et les rapports Stirner-Nietzsche.

La thèse du *Crépuscule d’une idole* est que Freud a tout fait pour occulter ce qu’il devait à Nietzsche. « Freud fait de Nietzsche l’homme à abattre », dit Michel Onfray. Freud affirme avoir élaboré ses théories tout seul, sans avoir subi aucune influence ni de Nietzsche ni de Schopenhauer – puis il a trouvé dans ces auteurs des confirmations à ses découvertes. « Freud a donc lu Schopenhauer, mais n’a jamais été influencé par ses théories, même là où elles sont semblables ; et puis Freud n’a pas lu Nietzsche pour éviter d’être influencé par lui ! » Freud, affirme Onfray, « découvre tout à partir de son seul génie, il dispose de la grâce, rien ni personne ne saurait l’influencer ».

Or on retrouve le même processus chez Nietzsche, qui affirme ne rien savoir de Stirner.

---

<sup>1</sup> Michel Onfray, *Le crépuscule d’une idole, l’affabulation freudienne*, Grasset, 2010.

<sup>2</sup> *Stirner et Nietzsche*.

<sup>3</sup> Ce *post scriptum* est largement inspiré du texte de Bernd A. Laska : « *La crise initiale de Nietzsche. Un nouvel éclairage de la question “Nietzsche et Stirner”* », paru en allemand dans *Germanic Notes and Reviews*, vol. 33, n. 2, Fall/Herbst 2002, pp. 109-133 « Nietzsches initiale Krise ».

Les ressemblances entre les deux auteurs furent pourtant timidement soulignées dans les années 1890, bien que Nietzsche ne mentionne jamais Stirner. L'affaire n'alla pas très loin car tout le monde pensait, déjà à cette époque, que *L'Unique* ne valait pas la peine d'être lu et que c'était une incongruité que de comparer les deux auteurs. Les rares auteurs qui traitent des relations qui pourraient exister entre les deux pensées ne considèrent pas que la chose mérite d'être développée. Au mieux, on s'étonne du silence de Nietzsche concernant Stirner. Curt Paul Janz, qui a écrit une biographie de Nietzsche en trois volumes, consacre une demi-page à la question. Pourtant, Janz évoque dans l'ouvrage un certain Markay (sans prénom), qui est de toute évidence John Henri Mackay, qui a réédité *L'Unique* en 1890.

La question des rapports entre Stirner et Nietzsche revint sur le devant de la scène au tournant du siècle. On supposa, sans le prouver, que Nietzsche avait connu Stirner. On sait, cependant, que Nietzsche a connu Eduard Mushacke, un ancien Jeune-hégélien qui avait fréquenté le cercle des Affranchis dans les années quarante et qui avait été un ami de Stirner. On sait également que Nietzsche a étudié attentivement deux auteurs, Hartmann et Lange, qui mentionnent Stirner.

La question du rapport à Stirner reparut « en négatif », si on peut dire, lorsque Nietzsche commença à être connu par un public large : on s'étonna que l'auteur de *L'Unique* ne fût jamais mentionné. Puis elle rebondit lorsque Eduard von Hartmann accusa Nietzsche d'avoir plagié Stirner sur la question de la « nouvelle morale ». C'est alors que *L'Unique* fut réédité par Paul Lauterbeck, en 1893 et que son auteur connut un regain d'intérêt.

Précision qui pourrait intéresser le débat engagé par Michel Onfray : Hartmann, qui connut un grand succès entre 1870 et 1880, avait publié en 1869 une *Philosophie de l'Inconscient* qui connut douze éditions. Sur les 700 pages du livre, seules

trois sont consacrées à Stirner, ce qui est singulier de la part d'un auteur qui s'est dit stirnérien, mais qui voulait « dépasser » Stirner.

Nietzsche fit en 1874 une critique du livre de Hartmann, et en particulier des pages consacrées à Stirner – sans jamais le mentionner nommément, ce qui est tout de même surprenant.

Hartmann et Lauterbach se distinguent en ceci que le premier était anti-nietzschéen et utilisait Stirner contre Nietzsche, tandis que le second, sans être stirnérien, n'avait réédité Stirner que pour mettre Nietzsche en avant. Nietzsche, selon lui, était celui qui avait triomphé de Stirner...

Quelques auteurs purent s'étonner de l'absence totale de mention à Stirner dans l'œuvre de Nietzsche ; on continua cependant de penser que l'auteur de *L'Unique* ne valait tout simplement pas la peine d'être cité. Selon un témoignage datant de 1890 mais faisant référence à une conversation qui eut lieu vingt ans auparavant, Nietzsche ne mentionna le nom de Stirner, en privé, qu'une seule fois et regretta l'avoir fait, demandant à son interlocutrice, Ida Overbeck, d'oublier le fait.

Adolf Baumgartner, qui fut un temps proche de Nietzsche, raconte, vingt-cinq ans après les faits, qu'il avait sur le conseil du philosophe emprunté *L'Unique* à la bibliothèque de l'université de Bâle, en 1874. Nietzsche aurait en outre déclaré : « C'est la chose la plus conséquente que nous ayons. »

La sœur de Nietzsche fit de gros efforts pour tenter d'accréditer l'absence de rapport entre la pensée de Stirner et celle de Nietzsche. Bernd A. Laska suggère que son zèle dans ce domaine était motivé par « sa connaissance secrète du rôle de Stirner dans le développement de la pensée de Nietzsche ».

L'opinion la plus autorisée sur la question des rapports éventuels entre Stirner et Nietzsche, faute de preuve formelle, est celle de Franz Overbeck, qui fut un ami de Nietzsche : il affirme que ce dernier a lu *L'Unique*, mais qu'il ne faut en tirer

aucune conclusion. C'est là, semble-t-il, le dernier mot de l'affaire.

Bernd A. Laska suggère que Nietzsche a lu *L'Unique* en octobre 1865. Il se fonde, assez justement me semble-t-il, sur le parallèle avec d'autres penseurs – de Marx à Habermas – qui l'ont « rencontré » au début de leur carrière philosophique, rencontre qui s'accompagna ensuite d'une crise. Or Nietzsche subit précisément à cette date une crise, lui aussi, liée à une intense mais courte relation qu'il entretint avec le (vieux) Jeune-hégélien Eduard Mushacke, chez qui il séjourna deux semaines, et... qui avait été un ami de Stirner. On sait par ailleurs que Nietzsche était alors fasciné par la période historique correspondant à 1840-1848.

« Il n'est guère pensable que Mushacke n'ait pas parlé à un Nietzsche à la fois intéressé et compétent de son ami Stirner ; qu'il n'ait pas eu “L'Unique” dans sa bibliothèque et que Nietzsche n'ait pas dévoré là cet ouvrage », écrit Laske.

Il existe deux autres analogies surprenantes entre Nietzsche et Freud quant à l'attitude qu'ils eurent envers la généalogie de leurs pensées respectives.

En 1885, « quelques jours avant ses vingt-neuf ans », raconte Michel Onfray, Freud écrivit à sa fiancée qu'il avait « détruit les traces de quatorze années de travail, de réflexion et de méditation ; il a brûlé ses journaux, ses notes, ses correspondances, tous les papiers sur lesquels il avait noté ses commentaires scientifiques ; il a mis le feu aux manuscrits de ses travaux pourtant rares ; il ne reste plus rien, il exulte... »

Nietzsche fut lui aussi frappé par cette tentation incendiaire, à propos d'un texte qu'il écrivit sur sa crise de 1865 et sur les deux années qu'il passa à Leipzig, *Rückblick auf meine zwei Leipziger Jahre* (Rétrospective sur mes deux années à Leipzig). « Nietzsche n'en voulut pas moins le brûler plus tard, ce que sa sœur parvint à l'empêcher de faire. Il est toutefois notoire qu'il

a livré aux flammes les “journaux pleins d'inquiétude et de mélancolie de cette époque” – octobre et novembre 1865 –, au cours de laquelle il avait craint de sombrer dans la folie.» (Laske)

Les deux auteurs sont également soucieux de leur postérité.

« Crois-tu vraiment, écrit Freud à un ami, qu'un jour, sur cette maison, on lira sur une plaque de marbre qu'ici, le 24 juillet 1895, le système du rêve fut révélé au Dr Freud ? »

Laske, quant à lui, cite une lettre que Nietzsche écrit à Eduard Mushacke : « Il y a cent ans aujourd'hui, l'étudiant W. Goethe s'inscrivait à l'Université. Nous avons le modeste espoir que, lorsque cent années auront à nouveau passé, on se souviendra aussi de notre inscription. »

Dans ce très rapide survol du texte de Bernd A. Laska, auquel je n'apporte que quelques commentaires qui ne prétendent aucunement à l'originalité, il n'a évidemment pas été question d'aborder sur le fond l'éventuelle influence de Stirner sur Nietzsche. Il n'a pas non plus été question d'évoquer sur le fond l'ensemble des thèses d'Onfray sur Freud, stimulantes, mais dont la méthodologie générale me semble fondée sur l'idée d'une homologie entre la vie d'un auteur et sa pensée, ce qui me paraît contestable : les détails de la vie d'un penseur peuvent certes éclairer son œuvre, ils ne suffisent pas pour évaluer le fond de cette pensée. Par ailleurs, les motivations de Michel Onfray répondent manifestement au besoin de régler ses comptes avec Freud, ce qui me paraît parfaitement légitime, mais ne concerne au fond que Michel Onfray lui-même. Son livre n'est pas à proprement parler une biographie de Freud mais le récit des rapports (malheureux) de Michel Onfray lui-même avec la psychanalyse, et ne peut de ce fait avoir de valeur universelle : tout le monde n'a pas eu de rapports aussi négatifs avec cette discipline.

Je me suis contenté d'évoquer la question de l'occultation de Nietzsche par Freud, de Stirner par Nietzsche, parce que le parallèle entre ces deux « couples » m'est apparu surprenant. Cette double occultation tendrait à confirmer l'idée, effleurée dans *Le Paradoxe Stirner*, d'une filiation entre Stirner et Freud. Il ne s'agit pas de dire que le second s'est inspiré du premier mais qu'il y a une cohérence entre leurs démarches.

Dans la mesure où la psychanalyse est un outil qui permet à l'individu de trouver son désir, de s'assumer et d'assumer sa vie sans avoir besoin de maître ou de Dieu (ou le moins possible), de révéler à l'individu ses croyances conscientes et inconscientes, son individualité – concept plus essentiel chez Stirner que celui d'individu –, et de lui ouvrir l'accès à ce qui fait sa réalité propre sans idoles, on peut dire que la psychanalyse est d'une certaine manière l'aboutissement du stirnérisme, mais aussi de l'hégélianisme tel que le concevait Bakounine : la recherche des processus de la pensée humaine.